

« d'images-écran » ou bien celui de « palimpsestes » figuratifs, sans cesse réécrits. La mise en avant et en images d'événements historiques « fondateurs » fonctionne alors bien souvent comme une sorte de geste d'affichage d'image leurre derrière laquelle reste tapie une histoire toujours vivante. Car, au-delà de ce mutisme hiératique des images, surgissent des objets de discours seconds, traces de la conflictualité qui habite l'opinion du temps et, durablement parfois, le jugement que portent longtemps encore les générations futures sur tel ou tel événement historique. Dès lors, chacune de leur image peut faire fonction de paravent pour une histoire souterraine et s'afficher alors « hors événement », totalement « pacifiée », comme celles qui se sont attachées à illustrer la fondation de la III^e République, ou bien survivre, totalement formatée par le « goût social » de l'époque, comme cela a été le cas lors de la mort de Maximilien. Parfois, cette iconographie peut se métamorphoser en une ré-écriture mythique et patrimoniale, reconfigurant la mort de Napoléon ou bien sublimant cinématographiquement l'épopée de Jeanne d'Arc.

En introduction, les déclarations de Christian Delporte rattachent l'ensemble de ces travaux à une « histoire culturelle des représentations située au carrefour de plusieurs disciplines... dont la liste n'est pas limitative ». D'évidence, tous les articles ont en commun le mérite d'introduire, dans ce champ des artefacts médiologiques, la précision analytique et documentée du travail de l'historien, pratique qui tranche avec certaines généralisations hâtives ou bien les analogies trop séduisantes auxquelles la médiologie nous a malheureusement habitués. On ne peut que se féliciter de ces apports de la science historique en ces temps de repentance et de compassion mémorielle. Avec certains risques toutefois. Ainsi les analyses des actualités cinématographiques portant sur la Guerre d'Indochine ou encore celles des actualités télévisées consacrées à l'interdiction faite au général De Gaulle d'apparaître sur les ondes de la Radio Télévision Française sous la IV^e République, ne dépassent jamais un questionnement purement factuel sur les

sources et une description formelle des conditions de constitution d'un corpus. On est bien loin d'une réflexion sur les modalités de cristallisation d'une iconographie ou d'une historiographie officielle ou bien encore d'une interrogation sur l'histoire culturelle des représentations ou des imaginaires collectifs. En définitive, si, ce faisant, l'historien a effectivement su élargir son champ d'observation en proposant la construction de nouveaux objets pour la démarche historique, il faut bien faire le constat qu'il reste bien seul. Car, les conclusions et les résultats d'analyse sont toujours et indéniablement ceux de l'historien. Ce dernier s'arrête à la proposition d'une historiographie ou plutôt d'une iconographie historisante. On aurait aimé entendre parler d'intermédialité – l'étude de la peinture officielle de la fin du XIX^e siècle ne peut se penser en passant sous silence l'usage de la photographie dont l'usage est déjà fort répandu –, de genre cinématographique et de style fictionnel, de cinéma d'auteur, de cinéma de studio ; des limites de la réception si elle se résume à celle de la presse écrite, etc. Si l'intention est louable, d'évidence, il manque encore des ponts, des outils et des concepts à partager pour que l'interdisciplinarité ne soit pas à sens unique. Sans doute parce qu'une interdisciplinarité effectivement partagée ne se construit pas tant autour d'une discipline que d'une série d'objets.

Jean-Claude Soulages

Université Strasbourg 3

CAD, université Paris 13

jean-claude.soulages@wanadoo.fr

François DOSSE, *Le pari biographique. Écrire une vie.*

Paris, Éd. La Découverte, 2005, 480 p.

François Dosse, professeur des universités en histoire et civilisations à l'UIFM de Créteil, spécialiste d'histoire intellectuelle et historiographie, a signé ces dernières années deux biographies remarquées : *Paul Ricœur, les sens d'une vie* (Paris, Éd. La Découverte, 1997, 2^e éd., 2001) et *Michel de Certeau, le marcheur blessé* (Paris, Éd. La Découverte, 2002). Dans une perspective de montée en généralité et de réflexivité pour l'historien, il signe ici un ouvrage imposant de 480 pages, dont on peut parier qu'il deviendra vite un

classique pour qui s'intéresse au genre biographique. Inspiré d'une Habilitation à diriger des recherches (HDR) *Écoles, Paradigmes, Biographies... Jalons pour une Histoire intellectuelle*, soutenue en 2001 à l'Institut d'études politiques de Paris sous la direction de Jean-François Sirinelli, ce panorama très complet retient d'autant plus l'attention qu'il n'est pas limité aux us de l'historien, mais ouvert aux apports croisés des sciences humaines et sociales. Et François Dosse va même au-delà de ce que scrute le plus souvent le chercheur universitaire. Il analyse comment, avec quelles fins, quels fondements et quelles limites, le genre biographique s'est déployé à la fois sur le terrain de l'histoire, de la sociologie, de la philosophie, des sciences politiques et de la psychanalyse, autant que sur celui du roman et du journalisme. Tout l'enjeu de l'étude est là, dans ce questionnement de l'inclassable, celui du « pari biographique » qui consiste à « écrire une vie ». Il invite à la pluri- et à l'interdisciplinarité autant qu'à une plongée dans la littérature la plus large.

Aborder l'hybride biographique, entre histoire et fiction, devient alors possible, et François Dosse s'en donne les moyens. Les lectures et les matériaux critiques mobilisés sont immenses. Qu'on en juge : plus de 400 références bibliographiques, non simplement citées, mais commentées et mises en perspective, et quelques 1120 personnes référencées (signalons-le, ces index sont des outils inestimables) ! À cela s'ajoute le fait que la publication est de belle facture, très lisible, et l'on aura en tout et pour tout relevé une seule coquille sur les 480 p. du texte (*a priori*, p. 383). Pas de doute : l'ouvrage se présente comme une référence incontournable pour s'orienter dans le domaine des productions biographiques – domaine, qui précisément n'est pas un mais multiple.

C'est là une troisième force du volume : proposer une présentation raisonnée des différents courants de construction biographique, en même temps que des divers modes de lecture possibles. En effet, et l'auteur a bien raison de le pointer dans son prologue, ce n'est pas parce que telle école universitaire condamne telle écriture

biographique que cette dernière ne rencontre pas un réel succès auprès de « son » public, et par là du monde éditorial. Ce n'est donc pas des « canons » qu'il faut partir, et l'on est ici proche de l'injonction paradoxale : porter un jugement trop « situé » est un risque pour l'universitaire qui prétend rendre compte, tout en le faisant dans le cadre d'un exercice universitaire – l'HDR. Le mérite n'est pas mince : la finesse de lecture du corpus des travaux bibliographiques et des notes critiques convainc avec clarté, sans tomber dans une présentation statique.

Peut-être faut-il dire à ce niveau ce que l'ouvrage de François Dosse n'est pas : il ne s'agit pas d'un manuel de « techniques biographiques », de la veine des petits ouvrages que publient plusieurs maisons d'édition, y compris La Découverte, sur différentes approches en sciences humaines et sociales. Pour autant, par sa clarté, sa démarche à la fois informative et analytique, la ligne démonstrative forte et le nombre des exemples suggestifs avancés à l'appui du propos, l'étude de François Dosse peut être conseillée à un large public. Les effets de style sont rares ; tout au plus certaines biographies sont-elles de façon un peu récurrente qualifiées de gageure – y compris celle-là même de François Dosse sur Ricœur, et il faut être attentif pour repérer des doublons dans les références (la même citation de Pierre Chaunu p. 112 et 123, ou la même expression de Marc Ferro qualifiant la biographie de « handicapée de l'histoire », p. 111 et 235).

Le point de départ de l'analyse est le suivant : la biographie n'en apprend pas seulement sur une vie, ce qui est un horizon inaccessible, mais constitue aussi une entrée sur une époque, ainsi que sur des modes de construction d'un « genre », c'est-à-dire sur des auteurs et leurs objectifs. De là ce que François Dosse qualifie de problématique de la « fiction vraie » (p. 8), pour restituer la tension qui s'exerce entre quête de vérité et narration, qui est autant celle du caractère hybride de l'exercice, souvent vu au demeurant comme un « sous-genre » suivant une lecture binaire universitaire vs populaire – les biographes perçus comme

des « mercenaires » par les historiens au long des XIX^e et XX^e siècles, jusqu'à la « levée d'écrou » des années 80... (pp. 12-13, puis 111-112). François Dosse rappelle opportunément les tentatives de typologisation de la biographie, qui ont en commun de suivre un découpage chronologique (pp. 8-9). Par exemple, Marc Fumaroli distingue les récits de « vies », de l'Antiquité jusqu'au XVIII^e siècle, et la biographie depuis la rupture moderne (« Des "Vies" à la biographie : le crépuscule du Parnasse », *Diogenes*, 139, 1987, pp. 3-13). Si Daniel Madelénat voit pour sa part trois paradigmes – la biographie classique, romantique et moderne –, le principe de classement est comparable (*La biographie*, Paris, Presses universitaires de France, 1984). François Dosse prend le parti d'une approche non uniquement diachronique, en retenant « trois âges » : héroïque, modal et herméneutique, qui sont aussi trois types de traitement de la biographie et peuvent se combiner au sein d'une même période.

L'auteur souligne également en introduction un certain nombre de difficultés du travail de biographe, à l'exemple du risque d'absorption par l'objet, de la distance par rapport aux sources ou encore le problème de l'empathie, revenant ainsi sur ce que seraient les « traditions » anglo-saxonne de biographies descriptives « totales », et française d'études plus littéraires et engagées (pp. 10-12). Ces préliminaires pourraient être discutés : le fait que la biographie « travaille » le biographe, et que ce dernier doit gérer son rapport à l'objet et aux matériaux collectés sont-ils si spécifiques à cet exercice ? Arlette Farge l'a décrit pour le chercheur qui, de façon générale, se frotte au conservatoire de l'écrit (*Le goût de l'archive*, Paris, Éd. Le Seuil, 1989). Mais on voudrait souligner ainsi toute la portée de l'étude de François Dosse. À partir du cas de la biographie que l'auteur juge paroxystique (p. 57), son questionnement nourrit des réflexions larges : bien des expériences d'implication passent par des phases de documentation, de réalisation de l'œuvre et d'un « après ». De même, l'hybridité biographique nous en apprend sur les rapports toujours mouvants entre production universitaire et vulgarisation

scientifique, recherche empirique et travail de synthèse – c'est-à-dire sur l'enjeu de la définition de ces frontières et ce que peuvent être des « passeurs » entre des univers *a priori* distincts (Philippe Hamman et al., *Discours savants, discours militants. Mélange des genres*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2002).

Avant de s'engager dans les trois « âges » mentionnés, François Dosse propose un « prologue » consacré à un panorama éditorial de la « fièvre biographique » actuelle (pp. 17-55). L'intérêt de cette focale est double. Elle permet d'embler de mettre de la chair dans les développements en prêtant attention aux biographes : ainsi Max Gallo exemplifie-t-il les tensions du genre biographique entre fiction et réel vécu (pp. 17-20). Restitution de récits, résumés de travaux et mise en problématique sont pensés en relation avec réussite – et c'est le cas tout au long du livre : la démonstration très sérieuse est aussi plaisante à lire. Les nombreux exemples sont d'ailleurs précieux en eux-mêmes pour aborder des « classiques » : le *Louis XI* de Paul Murray Kendall (Paris, Fayard, 1974), le *Napoléon* de Jean Tulard (Paris, Fayard, 1977), et tant d'autres.

Corrélativement, la démarche de François Dosse permet d'investiguer la dimension institutionnelle de la production biographique : les maisons d'édition. Deux enseignements majeurs s'en dégagent. Le premier tient à une « course au modèle universitaire », étayée par la mutation de deux éditeurs « traditionnels » – Perrin et Tallandier –, et d'autres aussi, comme Flammarion ou Gallimard, qui visent non plus tant le « roman historique » que la légitimité académique, incarnée par le « modèle » Fayard (pp. 21-38). Dès lors, et c'est le deuxième aspect, l'« innovation » se trouverait dans les marges. L'auteur développe le cas de la collection « Facettes » de Nicolas Offenstadt aux Presses de Sciences Po (diversification des points de vue, usages posthumes du biographé, et pas seulement logique chronologique dans la construction des ouvrages) et celui de la collection « L'un et l'autre » du psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis chez Gallimard

(multiplication des échelles d'analyse et temporalités fragmentées et mêlées) (pp. 43-55).

Le premier chapitre déroule l'idée de la biographie comme « genre impur » (pp. 57-132). François Dosse parle de « roman vrai » (p. 57) : il y a nécessité pour le biographe d'en appeler à l'imagination en raison du caractère lacunaire de toute documentation, et la vie même est un tissu de mémoire et d'oubli. Le genre biographique se joue ainsi entre deux pôles opposés, la biographie romancée et l'érudition-compilation, qui donnent lieu à de multiples configurations hybrides (pp. 62-63), ce dont témoignent y compris des œuvres de grands romanciers : Chateaubriand, Stefan Zweig, Paul Morand, André Malraux, Alain Gerber et d'autres encore (pp. 74-84).

François Dosse évoque ensuite la biographie littéraire (pp. 84-101), caractéristique de la relation complexe entre les éléments factuels de la vie et la part fictionnelle de l'œuvre. Classiquement, en effet, le patrimoine littéraire est présenté sous l'angle du rapport entre la vie et l'œuvre de l'écrivain. C'est le cas du célèbre manuel Lagarde et Michard, induisant une fusion du genre biographique avec l'œuvre : la « vieuvre », selon le mot d'Antoine Compagnon (*La Troisième République des Lettres*, Paris, Éd. Le Seuil, 1983). Conséquence : l'écrivain est placé en position instituante de son œuvre ; son portrait en délivrerait les clefs interprétatives. De là l'illusion rétrospective du biographe qui traque tout détail pour l'inscrire dans une vision cohérente de la psychologie du biographé. L'illusion téléologique se greffe là-dessus, qui fait de l'écrivain un être doté dès la naissance de toutes les qualités qui vont s'exprimer en un génie littéraire. François Dosse examine ces critiques : le fétichisme du détail, tourné en ridicule par Julien Barnes dans *Le Perroquet de Flaubert* (Paris, Stock, 1992), ou la position de Marcel Proust qui voit dans la personnalité d'un écrivain un autre « moi » que celui engagé dans la littérature. Puis l'auteur met en valeur « cet espace médian entre la vie et l'œuvre dans un enchevêtrement tel que les deux dimensions

finissent par se confondre » (p. 99), tant par exemple la vie de Balzac est un roman et son roman est sa vie.

François Dosse en vient alors à la question de l'implication du biographe (pp. 101-123). Il relève un « pacte » engageant généralement l'auteur vis-à-vis de son lecteur. C'est vrai des biographies écrites par des hommes politiques, comme de celles rédigées par des historiens, « engagés » ou non. D'abord, le biographe expose le parcours qui l'a amené vers le personnage retenu ou le rapport personnel qui existe entre eux. Ensuite, on trouve l'idée d'une grandeur supposée du biographé non reconnue à sa juste valeur au fil du temps, s'agissant aussi de se poser comme historien, c'est-à-dire de poser de la distance par rapport aux légendes, noires ou dorées. Enfin, vient l'argument archivistique : la découverte ou l'accession à de nouveaux documents qui renouvellent ou affinent la lecture. À chaque fois, François Dosse multiplie les exemples et les auteurs ; il est vain de s'y lancer, mais signalons quelques noms bien connus : François Bédarida, Jean Favier, Marc Ferro, André Kaspi, Paul Murray Kendall, Jean-Marie Mayeur, Pierre Milza, Jean-Pierre Rioux, François Roth, Éric Roussel, Pierre Sorlin, Jean Tulard... et le « cas » Jean Lacouture, auteur de plus de 15 biographies, entre journalisme et histoire (pp. 123-132).

Ainsi armés, on entre dans le raisonnement en trois « âges », que nous ne pouvons ici que restituer à grands traits. Le chapitre 2 (pp. 133-211) interroge l'âge « héroïque » de la biographie, de l'Antiquité à l'époque moderne, où celle-ci a pour fonction première de véhiculer un modèle moral de valeurs à transmettre aux générations futures. François Dosse nous conduit avec clarté et précision à travers l'*Historia magistra* grecque et surtout romaine – avec ses « maîtres » Plutarque et Suétone – où s'organise cette tradition des valeurs héroïques, puis à travers l'écriture de la vie des Saints, l'hagiographie, qui fleurit au Moyen Âge et vise l'édification du lecteur. Avec l'histoire profane en cours de déchristianisation s'avance ensuite la notion de héros, qui opère un transfert de sacralité et devient un ressort majeur de la mise en intrigue romanesque. Après les biographies

chevaleresques, le XVII^e siècle tient lieu de moment par excellence du culte du héros, à commencer par le roi en la personne de Louis XIV. Par la suite, le siècle des Lumières voit l'exemplarité se diffuser à travers le corps social, avant un basculement au XIX^e siècle, du héros quasi-divin au « grand homme » sécularisé (même si la Révolution va entre temps produire le héros des héros, Napoléon Bonaparte, qui a contribué lui-même à construire son image). Le nationalisme exalte toujours des figures au combat (Jeanne d'Arc...), mais l'éventail s'élargit ; la pédagogie d'Ernest Lavisse est ici éclairante. D'où un régime à deux vitesses du genre biographique : la biographie se porte au mieux dans le discours scolaire et les publications dites populaires, mais elle est délaissée par les universitaires.

Un second temps de l'écriture biographique correspond, selon l'auteur (Chap. 3, pp. 213-249), à la fois à un moment historique et à une modalité d'approche : décentrer l'intérêt porté sur la singularité d'un parcours pour l'envisager comme illustrant le collectif, « le comportement moyen de catégories sociales d'un moment » (p. 213). La biographie s'en trouve particulièrement reléguée au XX^e siècle. François Dosse discute les travaux d'Émile Durkheim, de l'École des *Annales* (Lucien Febvre, Marc Bloch, Fernand Braudel...), de Claude Lévi-Strauss ou encore de la *Nouvelle Histoire* (Jacques le Goff, Pierre Nora...). Plus, il interroge la portée de la critique structurale de l'« illusion biographique » de Pierre Bourdieu (*Raisons pratiques*, Paris, Éd. Le Seuil, 1994, pp. 81-89) et mobilise d'autres propositions, comme les travaux de Bernard Lahire sur les goûts culturels transversaux, le « sujet baroque » d'Olivier Schwartz ou le modèle des économies de la grandeur de Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Lorsque la biographie demeure néanmoins présente chez les historiens savants, elle illustre un contexte ou une catégorie sociale, vaut par sa capacité généralisante ; Giovanni Levi parle ainsi de « biographie modale » (« Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 1989, p. 1329). François Dosse évoque notamment l'ouvrage célèbre de Lucien Febvre sur Rabelais, où ce qui intéresse l'historien est en fait l'outillage mental de cette

époque (*Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, Paris, A. Michel, 1942). Le risque est que le contexte devienne une toile de fond rigide et immobile, sans que les destinées individuelles ne le modifient. Enfin, l'auteur évoque, dans ces démarches modales, la diffusion de la méthode prosopographique.

François Dosse développe ensuite les transformations actuelles du genre biographique dans un sens plus réflexif, autour de l'entrée dans « l'ère herméneutique », avec une approche de l'autre à la fois *alter ego* et différent. Deux chapitres se répondent. Le chapitre 4 approfondit la caractéristique de la « saisie de l'unité par le singulier » (pp. 251-325). L'auteur y interroge l'apport de la biographie existentialiste engagée par Jean-Paul Sartre, mais aussi le succès, dans les années 70, des récits d'anonymes donnant à voir un monde perdu du fait de la modernisation accélérée, ce dont a découlé un genre à part entre autobiographie et biographie : le « récit de vie » ; là encore, les différentes approches sont passées en revue : École de Chicago, récits de pratiques au sens de Daniel Bertaux, etc. François Dosse fait ensuite écho aux apports de la *micro-storia*. Carlo Ginzburg et Giovanni Levi prônent de partir non pas de l'individu moyen, mais de situations-limites de crise, qui redonnent droit de cité à la singularité : les jeux d'échelle permettent, par leur superposition, de rendre compte des diverses facettes de la figure historique interrogée. En outre, des biographies proposent désormais des logiques novatrices de délinéarisation du genre, en opérant une déconstruction de l'objet pour ensuite réaliser un remembrement du sens. Le *Saint-Louis* de Jacques Le Goff (Paris, Gallimard, 1996) en est un exemple ; il suit trois étapes successives : 1) décrire au plus près « la vie de Saint-Louis » dans un souci biographique classique ; 2) déconstruire le mythe en examinant les différents lieux de production de cette mémoire royale ; 3) « réaliser ce qu'on peut retenir d'un portrait véridique du roi, tel qu'on peut en savoir de ses relations avec le monde et la société environnants » (pp. 303-310).

L'âge herméneutique est aussi synonyme de reconnaissance de la pluralité des identités,

selon François Dosse, qui y consacre un riche 5^e chapitre (pp. 327-397). C'est le cas d'analyses renouvelées de l'homme ordinaire, à l'exemple des travaux d'Arlette Farge qui, à partir des archives judiciaires du XVIII^e siècle, prête attention aux menus objets retrouvés sur les morts au bord des routes pour reconstituer comme une identité cachée (*Le Bracelet de parchemin*, Paris, Bayard, 2003). L'initiative de Jean Maitron, le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (Paris, Éd. Ouvrières puis de l'Atelier, 1964-1993), est aussi relevée pour ce qu'elle amène à réfléchir sur les rapports entre une approche biographique et une approche sociale en histoire. François Dosse analyse ensuite les « biographèmes », au sens de Roland Barthes, comme forme d'art de la mémoire d'un sujet éclaté et dispersé, un autre qui n'est plus, et évoque la microbiographie qu'Alain Buisine a consacrée à Marcel Proust, en se limitant à la description d'une seule journée (*Proust samedi 27 novembre 1909*, Paris, Lattès, 1991). Les biographies des leaders politiques sont également redynamisées grâce à l'appréhension de l'homme pluriel, cette fois sous la plume de politistes, telle Annie Collovald qui travaille sur la notion d'« identité stratégique » à partir de la biographie de Jacques Chirac (*Jacques Chirac et le gaullisme*, Paris, Belin, 1999). La psychohistoire et les biographies psychanalytiques sont mentionnées à leur tour, tant il est vrai que la mise en récit du passé crée une analogie forte entre le genre biographique et la cure analytique, et que la symptomatologie freudienne conforte le biographe dans une rupture avec les visions téléologiques. Les limites des « psychobiographies » ne sont pas ignorées : ainsi de Rudolph Binion et son *Hitler et l'Allemagne* (Paris, Points hors ligne, 1994), où l'attention portée sur le décès de la mère de Hitler en 1907 après un traitement contre son cancer administré par un médecin juif nie toute la pertinence socio-historique des phénomènes collectifs (pp. 361-375). Ce sont enfin les métamorphoses de l'identité narrative qui retiennent François Dosse, qui mobilisent les travaux de Wilhelm Dilthey comme de Paul Ricœur pour prôner une interprétation historique qui « se donne pour ambition d'investir un entre-deux entre

la familiarité que l'on éprouve avec le monde environnant et l'étrangeté que représente le monde que nous avons perdu » (p. 381). L'auteur vise la prise en considération d'un « futur du passé » qui amène le biographe à étudier les métamorphoses de sens de l'identité narrative du sujet biographé jusqu'au temps présent : apparaissent alors des moments et des espaces différents de fixation d'individus sur-signifiés qui peuvent prendre une valeur légendaire, comme c'est le cas de Jeanne d'Arc ou de Napoléon, si l'on s'appuie sur les travaux de Michel Winock et Natalie Petiteau (pp. 382-386).

Un 6^e chapitre, sur le statut duquel nous reviendrons, s'attache enfin à la « biographie intellectuelle » (pp. 399-446), qui serait particulièrement disqualifiée dans la mesure où « par définition, l'homme de pensée se donne à lire au travers de ses publications et non dans ses à-côtés » (p. 399). Et pourtant cette écriture existe – y compris dans le cas des « maîtres de l'anti-biographie », comme Barthes, Foucault, ou même Lévi-Strauss (pp. 429-437) – et elle est tout à fait porteuse, veut expliquer l'auteur. Certes, les figures les plus mobilisées dans ces ouvrages se caractérisent par des destins bouleversés par la « tragédie de l'histoire », à l'exemple d'Hannah Arendt ou Marc Bloch, et ces biographies sont l'occasion d'une implication forte du biographe (pp. 400-414). Nous voilà retournés au début du livre par une curieuse ruse de l'Histoire ? En fait, François Dosse souligne surtout à partir de ces biographies intellectuelles que le biographe ne peut parvenir à saturer la signification de son récit de vie, justement parce que les modes d'appropriation sont partie intégrante de la trace laissée par ces penseurs – son propre travail sur Paul Ricœur l'illustre (pp. 414-427). Des passerelles sont ainsi bâties. L'auteur en veut pour signe que la perspective d'étudier le parcours de conquête d'une grandeur dans le domaine scientifique se retrouve dans la sociologie de Bruno Latour et Michel Callon, autour notamment du principe de symétrie généralisée qu'ils avancent contre la seule vision des vainqueurs (pp. 440-442). Et François Dosse de conclure qu'« en son âge herméneutique, le biographe [...]

sait que l'énigme biographique survit à l'écriture biographique » (p. 452).

Les quelques remarques qui suivent sembleront alors bien secondaires en regard des apports de l'ouvrage. Tout d'abord, on l'a dit, le livre présente avec une vraie pédagogie et sans exclusive les différents investissements et usages de pratiques biographiques variées et parfois opposées. Mais alors, où est François Dosse ? À l'inverse, il prend parfois position sans détour. Exemple : la critique de l'« illusion biographique » développée par Pierre Bourdieu est clairement jugée trop radicale, et des alternatives sont soulevées (pp. 227-234). Inversement, dans une perspective marquée par Foucault, la biographie d'Anne-Emmanuelle Demartini, *L'Affaire Lacenaire*, Paris, Aubier, 2001, est longuement saluée – et à juste titre (pp. 298-302). De même, on peut déceler une perception favorable de l'auteur relativement à la collection « Références-Facettes » des Presses de Sciences Po : des biographies qui y sont publiées sont mobilisées dans plusieurs chapitres et sections au fil du livre. Peut-être pouvaient-elles être davantage spécifiées à chaque fois, au-delà des usages posthumes de la figure biographiée qui tient lieu d'intérêt récurrent. Où se situe François Dosse ?, disions-nous. Osons le rappel d'une formule de Pierre Bourdieu, qui notait que le point de vue est « le principe d'une vue prise à partir d'un point situé dans l'espace social, d'une perspective définie dans sa formule et son contenu par la position objective à partir de laquelle elle est prise » (*Raisons pratiques*, op. cit., p. 28). En fait, le plan de l'ouvrage suggère une clé : le dernier chapitre, consacré en propre à la « biographie intellectuelle », et l'auteur, on l'a vu, en a produit deux. Mais c'est plutôt le statut particulier de ce chapitre qui peut être relevé, par rapport aux précédents, articulés autour des « trois âges » de la biographie. Pour la biographie intellectuelle, on peut avoir le sentiment d'une entrée plus binaire : un postulat selon lequel ce serait là un cas-limite que la diversité constatée des tentatives biographiques permettrait de relativiser. François Dosse parle notamment de Wittgenstein, Marc Bloch ou Hannah Arendt comme de « garants moraux, [...] les raisons mêmes de

ne pas désespérer du genre humain et de l'action humaine », concluant : « Leur centralité nouvelle passe par leur redécouverte en tant qu'elles sont des figures qui nous restent contemporaines et le détour biographique est un moyen privilégié d'accès à cette démonstration » (p. 408). Or, il y a des travaux quasi-hagiographiques, là comme ailleurs (par exemple, Didier Éribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, que François Dosse relève p. 430). A-t-on alors vraiment un cas à part méritant un traitement singulier ?

Par ailleurs, les riches perspectives proposées par François Dosse pourraient éventuellement être prolongées sur deux aspects du « pari biographique » : ce que l'on peut entendre par récits de vie, et plus largement par rapport à la production des récits. Ainsi, lorsqu'il est question p. 264 des *best-sellers* qui, durant les années 1970, racontent « le vécu de tel métier disparu ou de telle identité locale en voie d'extinction », on pourrait mettre en regard les travaux de Bernard Zarka, et notamment son livre *Les artisans. Gens de métier, gens de parole* (Paris, Éd. L'Harmattan, 1987), pour lequel il a rencontré des artisans qui lui ont fait le récit de leur vie professionnelle dans un milieu foisonnant de savoir-faire. Autre question : pourrait-on envisager d'intégrer dans la proximité aux travaux (auto ?) biographiques – quel statut, quelle méthodologie, qui est l'auteur ?... – le récent ouvrage de Stéphane Beaud fondé sur une correspondance électronique d'une année avec un jeune de 28 ans issu de l'immigration et vivant en « banlieue » ? Ce dernier acquiert au fil des échanges une conscience de sa position, et Stéphane Beaud conclut l'ouvrage en explicitant son souci de « faire entendre une autre voix sur les "jeunes de banlieue" » (Younes Amrani, Stéphane Beaud, *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, Éd. La Découverte, 2004, cité p. 227).

Enfin, quant aux enjeux tenant à la production des récits, ils ont été étudiés par Paul Ricoeur, dont François Dosse connaît fort bien l'œuvre, mais aussi par d'autres penseurs – par effet d'ombre ? – quelques peu passés sous silence : on pense bien sûr à Paul Veyne, dont le *Comment on écrit l'his-*

toire (Paris, Éd. Le Seuil, 1971) est absent des références, alors même que l'article de Pierre Nora « Comment on écrit l'histoire de France ? » (*Les Lieux de mémoire*, Paris, Éd. Quarto-Gallimard, 1997) est cité p. 386. Dans le même ordre d'idée, on aurait pu associer la tradition d'analyse qui interroge le rapport entre « vainqueurs » et « vaincus de l'histoire », dont témoignent notamment les travaux de Nathan Wächtel (*La vision des vaincus. Les indiens du Pérou devant la Conquête espagnole*, Paris, Gallimard, 1971). Évoquer l'ouvrage de Brigitte Gäiti, *De Gaule, prophète de la Cinquième République* (Paris, Presses de Sciences Po, 1998), permettrait aussi une réflexion sur l'écriture d'une histoire de la France contemporaine confrontée à l'omniprésence de Charles de Gaulle, à sa reconnaissance continue comme prophète et à la lecture du présent de la Cinquième république comme confirmation de ses prophéties.

La question sous-jacente des usages d'une figure en fonction des configurations et des époques invite aussi à ouvrir *in fine* les catégories analytiques suivies par François Dosse (la biographie héroïque, modale et herméneutique). En effet, si l'auteur traite de ce point pp. 383-384 comme relevant des réflexions de l'âge herméneutique, il faut rappeler que Georges Duby, pilier de l'École des *Annales* mobilisé par François Dosse p. 240 dans le cadre de la biographie modale, a publié une importante étude sur cette problématique : *Le Dimanche de Bouvines. 27 juillet 1214* (*Féodalité*, Paris, Éd. Quarto-Gallimard, 1996, pp. 827-1050). Pour tisser des liens toujours, « ouvrir la distance temporelle qui nous sépare des figures du passé jusqu'à notre temps présent » et croiser les regards suivant des espaces nationaux différents » (p. 390), ainsi que François Dosse y invite, est très suggestif. Mais il sépare les exemples à l'appui des deux pistes (pp. 383-389, puis 390-391). Or, il y a bien des connexions. Un seul exemple : à propos de Jeanne d'Arc, il n'y a pas que la re-production continue d'une héroïne nationale française. On pourrait de suite accrocher la perspective croisée France-Allemagne abordée plus loin : Jeanne n'est pas seulement investie en France. L'annexion allemande de l'Alsace-Lorraine en 1871

permet de le vérifier : les responsables du Reich ont dans un premier temps eux aussi rendu hommage lors de passages à Domrémy à celle que Schiller avait représentée au théâtre (*La Pucelle d'Orléans*, 1801) et qui était devenu le symbole de l'idée nationale au moment où les États germaniques recherchaient leur unité.

On l'aura compris, ces quelques pistes n'enlèvent rien à la portée de l'ouvrage et à toutes ses qualités, qui sauront satisfaire aussi bien le chercheur spécialisé en quête d'informations rigoureuses, l'étudiant confronté à la question biographique, quelle que soit la discipline des sciences humaines et sociales, et tout simplement l'amateur de biographies en quête de réflexivité.

Philippe Hamman

CNRS/CRESS, université Strasbourg 2
GSPE, IEP Strasbourg
ph.hamman@wanadoo.fr

Gérard NOIRIEL, *Les fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France.*
Paris, Fayard, coll. Histoire de la pensée,
2005, 275 p.

Qu'une personnalité telle que Gérard Noiriel consacre un ouvrage aux intellectuels représente une nouveauté assez inattendue. En effet, historien et sociologue renommé, l'auteur est un spécialiste reconnu des questions liées à l'immigration. D'abord centrés sur le monde ouvrier du bassin houiller de l'Est de la France, duquel il est originaire, ces travaux ont ensuite évolué vers une analyse des autres vagues d'immigrants sur le territoire national et européen, au cours des deux siècles derniers. Ces pistes de recherches lui ont servi de grille de lecture pour élaborer une histoire du pouvoir, cette dernière étant vue à travers le prisme de la gestion politique du phénomène social considéré. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, Gérard Noiriel est un éminent représentant de la socio-histoire ; il a pu enrichir ses connaissances épistémologiques outre-Atlantique où, dans les années 90, il fut chercheur invité à l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton, et membre de l'*Institute of French Studies* de New York. D'où une expérience de terrain à l'échelle